

Philippe MADEC

CONDITIONS DE NOTRE REGARD SUR LE PATRIMOINE

Nous n'envisageons pas aujourd'hui le patrimoine comme Prosper Mérimé et Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc l'ont fait. Nos conditions ont changé, notre regard aussi entraînant une modification de l'objet même.

L'évolution s'était manifestée au cours de la période moderne, nourrie au sein de l'antihistoricisme et du rejet de la culture. Mais une autre évolution — qui nous éloigne de positions millénaires — s'est produite depuis cinquante ans. C'est celle-là qui nous motive aujourd'hui.

Voyons la.

La fragilité de la culture — Depuis trente ans, le rapport à la culture s'est reconstruit. Après un siècle d'anti-historicisme au profit de l'innovation à tout prix, la modernisation est disqualifiée — et à présent on le sait avec satisfaction — sans que le retour aux valeurs de l'histoire ne rejette la modernité ; ainsi le patrimoine devient mondial et la tradition se décline au pluriel, non plus seulement la moderne et universelle tradition de la rupture mais aussi les traditions singulières du déroulement historique. A la différence des théories modernistes, le fil renoué de l'histoire hérite de tout et n'exclue rien ; aussi nous pouvons aujourd'hui être émus par Jean Sibelius et M.C. Solar, Jean-Baptiste Chardin et les frères Di Rosa, un fer forgé et une montre scandinave, un bourg breton et New-York City. Ce n'est pas l'espoir d'une prétendue élite mais notre lot. "Quand j'entends parler de culture, je sors mon revolver" résumait-on en mai 68 ; on voit maintenant des gens de moins en moins pris de bavardage, de dogmatisme ou d'idéologie, et de plus en plus investis dans les actions, et y trouvant leur équilibre, du haut de la collectivité au plus ardent du monde associatif, du musée des villes à l'écomusée des champs, de squats en festivals ?

La fragilité de la nature — Après Hiroshima, pensent certains, l'homme prend conscience de la fragilité de la Terre. Il s'ensuit un regard attendri sur les beautés de la nature, puis les premières théories de l'écologie, les métiers de l'environnement et les premiers travaux sur la pollution, les lois promulguées pour défendre les pôles ou les océans, la forêt ou l'eau, le littoral ou la montagne, puis le recyclage et le tri des déchets, l'expansion de l'agriculture biologique, etc. Nos pères avaient transformé la Terre en une machine productive, mais elle a trop tournée et ne tolère plus n'importe quoi : la planète se réchauffe, le sol est imperméabilisé par les engrais et pesticides, l'air irrespirable à Mexico comme à Jussieu, l'eau imbuvable chargée de nitrates, l'ozone trouée, le poisson empoisonné par le mercure ou la radioactivité, etc. Soit ! Mais, tout cela vient d'hier. Pour les jeunes générations il va de soi que la Terre est

fragile. Il faut "sauver la planète", n'est-ce pas ? Ce n'est d'ailleurs pas une question, ni même à débattre, c'est un fait, récent à l'opposé de ce qui était présumé depuis des siècles. Parce que la nature a délivré ses limites, l'homme s'assagit, il ne peut plus faire autrement. On croyait que la Terre était au service de l'homme ; ne voit-on pas de plus en plus d'hommes et de femmes qui donnent leur temps au service de la Terre, au service de la nature. La conception anthropocentrique du monde, c'est-à-dire centrée sur l'homme, est balayée par ce nouveau rapport obligé à la nature, et c'est une chance pour l'homme, "la maison a enfin rejoint le monde".

La venue au vivant — Ne voit-on pas aussi que la philosophie et les sciences s'intéressent de plus en plus au vivant. Après un siècle d'utopie d'une part et de valorisation de l'individu d'autre part, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie et la nouvelle histoire ont reconnu les valeurs d'humanité et de réalité : le quotidien, la multiplicité des temps vécus, les lieux, les mythes, la structure sociale, le corps, etc. Les sciences exactes, elles aussi, ont quitté leurs modèles universels et invariants pour chasser les états au profit du mouvement, s'intéresser et intégrer le vivant et sa dimension temporelle. Elles se sont forgées de nouveaux outils pour les saisir : la thermodynamique, la géométrie fractale, la théorie des catastrophes, la pensée du chaos, la théorie des structures dissipatives, etc. En fait, une fois les théories à vocation universelle ruinées par leur inaptitude à comprendre la vie, les valeurs du vivant ont enfin été libérées. A la permanence, à l'analogie, à l'universalité, à la continuité, à l'instant — ces valeurs d'hier — s'assortissent le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée mais aussi la mort qui n'est plus un tabou, la médecine en redevient même hospitalière. La volonté du progrès infini promue depuis deux siècles avait engendré une vaste utopie répandue à tous les niveaux de notre existence. La venue au vivant à laquelle nous assistons ne pouvait s'opérer sans retrouver le *topos* de l'homme, son lieu essentiel, c'est-à-dire le monde, en fait un monde en train d'être créé, différent de celui désolé dont nous sommes les enfants.

L'autre et soi — Le souci, notre souci lui-même, s'inscrit dans un nouveau rapport au monde. Il n'est plus le souci ancien — cette contrariété passagère — car nous nous sentons aussi responsables de la difficulté d'être des autres. La philosophie moderne nous y a préparé : "l'être-au-monde est essentiellement souci" disait Martin Heidegger. Le souci de soi (cf. Michel Foucault) ouvre d'emblée sur le souci de l'autre (cf. Emmanuel Lévinas). Plutôt qu'à la puissance des moyens, le souci de soi et le souci de l'autre impliquent de penser à la finalité des actions : préoccupation et assistance, attention et vigilance. Ils sont deux aspects qui conduisent à la rencontre et à la garde d'un monde dont nous avons la charge, qu'il ne tient qu'à nous de faire être et dans lequel nous avons le dessein d'être.

Le réel et la responsabilité — Dans cette aventure en cours qu'est la volonté d'être-au-monde, la poésie contemporaine accompagne la philosophie. La responsabilité nécessite que nous répondions présents — pour assumer soi et l'autre. La philosophie contemporaine nous engage à cette présence, ce que la poésie accroît, car la grandeur de la poésie moderne est d'ajouter du réel au réel, de créer chaque fois plus de réalité, de Hölderlin à René Char, de Rainer Maria Rilke à Octavio Paz ou Francis Ponge. A la force du mot, elle donne à voir au delà du mot ; elle débaptise le monde, sacrifie le nom des choses pour gagner leur présence, souffle Roberto Juarroz. Dans cette détermination d'être au monde, au cœur du souci, dans cette tension vers le réel, ne perçoit-on pas le fondement de cette éthique de la vie quotidienne dont chacun ressent le besoin, de la médecine aux sports, de la politique à la justice et à l'architecture. Associés d'hier, l'innocence et l'insouciance marquaient le début du modernisme, puis le cynisme et la bonne conscience les périodes plus récentes. Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus engagés dans la responsabilité, cette belle tenue, terre si humaine, condition inséparable de notre humanité. Il ne faut pas avoir peur de nos peur, mais les chérir. Elles signifient une prise de conscience ; nous nous posons les bonnes questions. C'est embêtant, sans doute, mais cette condition ne laisse pas la place à de fausses satisfactions.

Le principe de réalité — Ne distingue-t-on pas un centre commun à cette mosaïque de changements, un liant qui agglomère et ce nouveau regard sur la nature ou la culture, et cette venue au vivant, et cette volonté d'être au monde, et ce souci de soi et d'autrui, et la responsabilité ? Ne voyez-vous pas que cet ensemble ne tient que grâce au *principe de réalité* duquel l'utopie ancienne nous avait éloigné et à l'ordre duquel la Terre elle-même, blessée, nous rappelle. Penser la terre et l'humanité comme une matière et une base, comme une source et une âme, comme une connaissance et une vérité, une chose, comme une objectivité que nous habitons renouvelle de fond en comble notre rapport au monde, régénère notre relation à ce qui est déjà là. Tout cela est en cours, et ouvre sur une des plus vastes étendues contemporaines, sur *le recouvrement de l'unité de l'homme* : la pensée l'action le sentiment la chair, une seule une même chose. Je pense souvent à ces vers du *Purgatoire*, où Dante Aligheri écrivait : "Nous étions encore près de la mer, comme celui qui pense à son chemin, qui va de cœur, et reste avec son corps". Il reste pour ne plus demeurer près de la mer, près ce bord du monde mais y plonger, à s'engager "de cœur et de corps" pleinement mêlé à l'expérience existentielle.

L'engagement dans le lieu — Ce vaste horizon n'est pas si abstrait et si lointain que cela, car les changements évoqués réalisent la condition sans laquelle il ne peut être atteint, c'est-à-dire *l'engagement dans le lieu*. L'engagement a changé, ce n'est plus le combat militant en vue d'un but défini d'emblée ; l'engagement dans le lieu vient d'un pacte, d'une sympathie avec lui, la promesse d'un être là, dans l'attente, dans l'ouverture, dans la disponibilité, dans la

possibilité qu'est la vie elle-même. Dès notre naissance nous sommes engagés à la fois dans la vie et dans son lieu, et vis à vis de la vie et vis à vis de son lieu ; par la conscience qui nous rend responsables, nous sommes solidaires de nous et des autres ; par l'héritage nous sommes comptables de la Terre et du monde avant de le léguer à nos enfants ; par notre simple présence, nous sommes engagés dans le lieu car tout homme qui pense et agit est en un lieu. Aussi, ce qui est en jeu ne serait pas "seulement" le recouvrement de l'unité de l'homme mais plus encore la réalisation de *l'homme-et-le-monde-indivis*.

Localités temporalités identités territoires particularités spatialités quotidiennetés

— Il nous faut faire un léger détour par la pure théorie. Dans tout travail de réflexion, il y a une tension vers l'universalité — nous aimons à penser qu'il s'agit d'une tension vers l'humanité. Chez les Modernes comme chez les Classiques, une confusion régnait entre l'universalité et l'unité. Déjà présente à l'origine de l'antique utopie — celle de la cité idéale et de l'homme idéal — elle a, depuis deux siècles, mené à l'universalisme, à la recherche et à la réalisation d'idéaux universels. Cet universalisme a engendré des conséquences néfastes dont certaines furent terribles pour l'humanité ; du système politique absolu à la chaise type en passant par l'idée d'une race parfaite et pure au bâtiment idéal, du style blanc et international à la pensée unique, toutes les dictatures du siècle furent "idéales" en quête du bonheur de l'homme qu'il le veuille ou non. Au nom de l'harmonie on croyait tendre vers l'universalité par la reproduction d'une unité idéale, pensée, système ou objet. Mais la vie, impossible à réduire à des modèles aussi transcendants et surhumains, a entraîné leur échec. Si au fond de la pensée et de l'action peut subsister la tension vers l'universalité, c'est que la force pertinente du principe de réalité a détruit les liens soumettant l'universalité à l'unité. Nous savons de nos jours que notre universalité réside dans l'idiosyncrasie, c'est-à-dire dans le fait que tout est particulier. Regardons-nous et autour de nous. Il allait de soi que rejeter l'utopie allait autoriser l'accès au lieu puisque *u-topos* signifie la suppression du *topos* ; de même que l'affaiblissement de la volonté d'unité allait ouvrir à la pluralité. C'est dans ce contexte théorique que les localités, les temporalités, les identités, les territoires, les particularités, les spatialités, les quotidiennetés deviennent des principes actifs nourris au sein de la vie. Chaque lieu dans sa particularité renvoie à l'universel, de même que chaque être et chaque culture. Plus nous nous inscrivons dans la particularité d'un lieu et dans sa propre particularité, plus nous touchons à l'universel.

Le présent — Depuis le siècle des Lumières on croyait que l'homme, libéré par la philosophie, accéderait au bonheur grâce au progrès infini de la science. A présent nous savons à quel point cet ambitieux et généreux projet portait en lui de chimères et de confusion, à quel point il fut dans le même temps créateur et meurtrier. Aujourd'hui nous pouvons penser — pour quelque temps et avec les précautions dues à l'expérience — que l'homme peut accéder à plus de sérénité en étant, là, maintenant, présent en son lieu. Au delà de la survie sur

les restes d'un monde sans-abri, nous sommes en train bon gré mal gré d'apprendre le savoir-vivre.

Les Anciens et les Modernes s'étaient ouverts des chemins pour éviter le réel et s'écarter du monde "si contrariant" ; ils sont une nouvelle fois ici à renvoyer dos à dos. Les Anciens, dit Octavio Paz, étaient en quête du Paradis perdu, tournés vers le passé, nostalgiques de l'origine perdue, bien sûr idéale. Par principe d'opposition, les Modernes s'étaient mis en quête de la Terre Promise, toujours tournés vers l'avenir, bien sûr radieux. Les uns et les autres ont espéré en vain, car nul ne peut revenir à l'origine ni atteindre le futur. Comme tout l'indique, nous cherchons moins à nous étourdir dans des aventures nostalgiques ou utopiques, nous accédons ainsi à l'expérience la plus enthousiasmante, la plus vivante, la plus humaine finalement, celle du présent.